

L'ECHO DES BOIS-FRANCS

ORGANE DU COLON

AUGUSTE BOURBEAU, Editeur-Propriétaire

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DENIS LEBLANC, imprimeur.

FEUILLETON DE "L'ECHO DES BOIS-FRANCS"
11 Décembre 1897—No 73

Crime d'un autre

LES MYSTERES DU SEUILLON

(Suite.)

XXV—L'ENTERREMENT

Le matin, à neuf heures et demie, le curé de Frémicourt arrivait au Seuilon pour faire la levée du corps. Il était précédé de la croix et accompagné de ses servants et des chantres. Puis venaient à la suite une centaine de personnes, hommes et femmes. Suivant l'usage du pays, pendant les prières du prêtre et le chant du *De profundis*, psalmodié d'un ton lugubre, on fit la distribution des cierges. Chaque homme présent en reçut un. Ils furent ensuite allumés, car on doit, autant que possible, les porter allumés derrière la bière jusqu'à l'église, où ils servent alors à entourer le cercueil et à illuminer l'autel où le prêtre va dire la messe des morts.

Les cierges, distribués ainsi par la famille du mort, restent à l'église; ils appartiennent au curé et non à la fabrique, ils font partie de son casuel.

À l'enterrement d'une femme, ce sont les femmes qui portent les cierges; à l'enterrement d'une jeune fille, les demoiselles du village; à celui d'un garçon, les jeunes gens.

Porter un cierge aux obsèques d'un mort est un honneur comme c'en est un de porter la bière. Ne pas être invité à porter un cierge, quand on appartient par un lien quelconque à la famille du défunt ou qu'on est simplement son ami, est considéré comme une impolitesse, comme une injure.

Comme le convoi funèbre se formait dans la cour de la ferme et que les porteurs plaçaient le cercueil sur deux tréteaux afin de pouvoir l'enlever à six sur trois bâtons, Joseph Parisel fit tout à coup son apparition et vint se placer immédiatement derrière la bière, tenant dans sa main gauche son chapeau orné d'un large crêpe aux deux extrémités flottantes. De son autre main, l'hypocrite faisait semblant d'essuyer ses yeux avec son mouchoir.

À sa vue, Rouvenat recula comme si une bête monstrueuse se fût dressée en face de lui. L'incroyable audace du misérable le stupéfiait.

Presque aussitôt son regard eut un éclair terrible. Sa colère faillit éclater comme un coup de tonnerre. Mais, réfléchissant que ce n'était ni le moment ni le lieu de se livrer à son emportement, à son indignation, si légitimes qu'ils fussent, il eut la force de se contenir.

Il obligea sa fureur à se calmer, et comprima les soulèvements de son cœur. En présence de ce cercueil qui contenait les restes de son maître, en présence du prêtre et de cette nombreuse assistance, il devait éviter le scandale.

Toutefois il resta très-agité et conserva sur son large front les plis qui s'y étaient creusés. Jean Renaud, s'étant approché, lui prit la main en disant à voix basse :

—Rouvenat, j'admire votre courage.

—N'est-ce pas que c'est épouvantable ?

—C'est monstrueux !

—On n'a pas l'idée d'une semblable hardiesse.

—C'est l'audace d'un scélérat.

—Qui ne croit pas que le châtiment peut l'atteindre. Il a certainement vu Gertrude cette nuit, et elle lui a dit que Jacques n'ayant pas reconnu l'homme qui s'est introduit dans sa chambre pour le voler, n'avait pu l'accuser.

—Soit, mais il doit bien supposer que nos soupçons se portent sur lui.

—Assurément ; mais il s'est dit qu'en l'absence de preuves matérielles je n'oserais pas l'accuser, et que, quand même, il échapperait facilement à l'action de la justice. Oh ! c'est un homme qui raisonne et qui calcule juste ! Il est évident qu'il ignore encore ce qui s'est passé dans la

chambre de Blanche, soit qu'il n'ait pas vu son fils ou que celui-ci ait jugé à propos de ne lui rien dire.

—C'est égal, mon cher Jean Renaud, je suis curieux de voir jusqu'à où ira l'audace sans nom de ce misérable.

—En vérité, c'est un habile comédien ; on croirait volontiers qu'il est désolé et que ses yeux versent de vraies larmes.

Le cortège se mit en marche. Joseph Parisel était en tête, derrière le mort. Proche parent de Jacques Mellier, il n'oubliait pas qu'il lui appartenait de conduire le deuil.

—Tiens, disaient aux autres ceux qui avaient la triste avantage de connaître Parisel, voilà le cousin de M. Mellier, le père du bon François ; il habite dans les Vosges à plus de trente lieues d'ici ; on l'a prévenu ; il n'a pas perdu de temps pour arriver.

—Il paraît bien affligé.

—Hein ! h-u ! si, comme je l'ai entendu dire, Jacques Mellier n'a pas fait de testament, le vieil Parisel doit rire en dedans, car il est héritier. Une belle journée pour lui !

—Moi, je ne puis croire que Jacques Mellier, qui se s'agitait depuis longtemps, n'ait pas pris certaines dispositions afin d'assurer le sort de Mlle Blanche. L'enfant de Geneviève Renaud est comme la fille de M. Mellier. Voyez-vous des héritiers la chassant du Seuilon !

—Vous comptez sans Rouvenat.

—Quoi ! Rouvenat ? Il est le parra de Blanche, il était l'ami du vieux fermier ; mais, maintenant que Mellier n'est plus, il redevient un simple domestique.

—Ah ! ça, depuis le temps qu'il travaille, est-ce que vous croyez que Rouvenat n'a pas amassé de quoi vivre bien à son aise ?

—Certainement, Rouvenat a gagné gros ; mais je sais qu'il n'a jamais compté avec le maître. Si, aujourd'hui pour demain, il était forcé de quitter la ferme avec sa fille, ils seraient obligés de demander asile aux amis de Frémicourt et de Civry.

—Par exemple, si une chose pareille arrivait, tout le canton serait en révolution, mais ça n'est pas possible.

—On ne sait pas !

Voilà, avec bien d'autres choses encore, ce qu'on disait tout bas derrière le cercueil de Jacques Mellier.

La cérémonie se fit à l'église au milieu d'un profond silence et d'un grand recueillement.

Quand on sortit du cimetière, après les aspersions d'eau bénite sur la fosse, Rouvenat chercha des yeux Joseph Parisel. Il avait disparu.

—Il est parti, lui dit Jean Renaud.

—Oui, mais nous le reverrons bientôt.

—Il n'osera pas.

—Parisel ose tout.

Rouvenat appela son premier garçon.

—Jean, lui dit-il, il faut penser à tout ; le temps me semble long ; s'il y avait de l'orage ce soir, il faudrait vite charrier, nous ne devons pas être pris au dépourvu ; tu vas dire à Mathias, à Brunet et à Simonin que je les prie de venir passer le reste de la journée à la ferme. Simonin amènera sa femme et sa fille.

Le garçon de ferme s'acquitta promptement de sa commission. Les ouvriers répondirent :

—Le temps de prendre notre vêtement de travail, de faire le chemin et nous serons tous au Seuilon.

Rouvenat et Jean Renaud rentrèrent ensemble à la ferme. Ils s'embrassèrent de rejoindre Lucile et Blanche qui étaient restées enfermées dans la chambre de Rouvenat.

Vingt minutes plus tard, Joseph Parisel arriva à la ferme. Séraphine se trouvait seule dans la grande salle. Il était pâle, mais il avait le front haut, le regard étincelant.

Il dit à la servante :

—Je vais m'installer dans la chambre de Jacques Mellier, où j'écrirai à ses autres parents que notre pauvre cousin Jacques est mort.

Séraphine se plaça devant lui pour lui interdire l'entrée de l'escalier.

—Hein ! qu'est-ce à dire ? fit Parisel en toisant la servante des pieds à la tête.

—Monsieur Parisel, on n'a pas le droit de monter ainsi dans la chambre du maître.

—Jacques Mellier n'est plus. Allons, laissez-moi passer. Ici, maintenant, j'ai le droit de parler en maître.

—Je ne sais pas quel droit vous avez, répliqua Séraphine ; mais il me semble que vous pouvez bien attendre que j'aie prévenu M. Rouvenat.

Joseph Parisel eut une crispation des lèvres.

—Vous n'avez pas d'ordre à recevoir de M. Rouvenat, dit-il d'une voix creuse.

—Je vous demande bien pardon, monsieur Parisel, mais je ne reconnais qu'à M. Rouvenat seul le droit de m'en donner.

Les sourcils de Parisel se froncèrent et une flamme jaillit de ses yeux.

—C'est bien, reprit-il en haussant les épaules, je n'ai pas de discussion à avoir avec vous ; mais vous ne tarderez pas à comprendre que vous venez de parler sottement. Je ne m'oppose pas, d'ailleurs, à ce que vous veniez M. Pierre Rouvenat ; j'ai besoin de le voir, j'ai à lui parler.

Il repoussa la servante afin de s'ouvrir le passage. Mais elle revint sur lui en criant :

—Vous ne monterez pas, vous ne monterez pas !

À ce moment, Rouvenat, qui, ayant entendu parler haut, était sorti de sa chambre, se montra au-dessus de l'escalier.

Il vit Joseph Parisel aux prises avec Séraphine.

—Je me doutais que c'était lui, murmura-t-il.

Puis élevant la voix :

—Séraphine, dit-il, laissez monter M. Parisel.

La servante s'éloigna en grommelant. Parisel grimpa l'escalier.

Rouvenat, s'attendant à cette visite, s'était préparé à recevoir le misérable. Malgré la grande agitation qui était en lui, il eut assez d'empire sur lui-même pour paraître très-calme.

—C'est moi que vous voulez voir ? dit-il à Parisel, vous désirez me parler ; qu'avez-vous à me dire ?

En parlant, il avait ouvert la porte de sa chambre de Jacques Mellier. Ils y entrèrent.

—Vous n'ignorez pas, répondit Parisel, que je suis un des héritiers, le principal héritier, de mon cousin Mellier ?... que Dieu veuille avoir son âme !. Moi seul ai pu être prévenu à temps de la mort de notre cher parent ; il faut que j'avertisse immédiatement les autres parents. Nous sommes trois têtes, en tout onze héritiers ; mais, moi seul, je suis une tête.

—Monsieur Parisel, répliqua Rouvenat d'une voix qui trembla malgré lui, je ne vois pas qu'il soit bien utile, quant à présent du moins, de déranger vos parents qui demeurent tous très loin d'ici.

—Il le faut, pourtant.

—Je vous répète que je n'en vois pas la nécessité. Si, cependant, c'est votre volonté, vous êtes libre d'agir comme vous l'entendez ; je n'ai pas à m'immiscer dans vos affaires.

—En attendant l'arrivée des parents, reprit Parisel, mon intention est de faire poser les scellés.

—Je ne crois pas que vous ayez ce droit, monsieur Parisel. Mon titre d'héritier ne le donne, monsieur Rouvenat.

—Monsieur Parisel, une question : Êtes-vous bien sûr d'être héritier de Jacques Mellier ?

Parisel parut visiblement troublé, mais il reprit vite son assurance.

—La dernière fois que j'ai vu le cousin Mellier, dit-il, il n'y a pas longtemps...

—L'avant-dernière nuit, murmura Rouvenat.

—Vous dites ?

—Rien. Continuez monsieur Parisel.

—Il m'a assuré qu'il n'avait pas fait de testament, qu'il n'en ferait point.

—En effet, monsieur Parisel, Jacques Mellier n'a pas fait de testament, bien que ces jours derniers il en ait eu l'intention bien arrêtée. La mort l'a surpris.

L'héritier ne put retenir un cri de joie.

—Je puis vous dire aussi, monsieur Parisel, si cela peut vous être agréable, continua Rouvenat, que je me suis toujours opposé à

ce que Jacques Mellier fit un testament en faveur de Blanche Renaud, ma filleule.

—Hein ! vous avez fait cela, vous ! s'écria Parisel abasourdi.

—Mon Dieu, oui, monsieur Parisel, j'ai fait cela.

—Ah ! monsieur Rouvenat, vous êtes un honnête homme, oui, un bien honnête homme !

Et il eut l'audace de tendre la main à Rouvenat, qui n'y fit pas attention et garda les siennes derrière son dos.

—Voyez-vous, monsieur Parisel, j'ai toujours été convaincu que Jacques Mellier, dont j'étais l'ami, le confident, le bras, et je peux même dire aussi, un peu la volonté, n'avait pas besoin de faire son testament.

—Monsieur Rouvenat, s'écria Parisel que la joie rendait expansif, mon intention est de conserver le domaine du Seuilon, vous y finirez vos jours.

—Je l'espère bien.

—Quant à Mlle Blanche...

—Ah ! oui, Blanche !

—François l'aime véritablement comme un fils, elle réfléchira, elle reviendra sur ses prévisions d'autrefois et... nous les mari-rons.

Rouvenat avait un sourire ironique sur les lèvres.

—Enfin, enfin ! s'écria Parisel, je suis riche. Le Seuilon est à moi, à moi, à moi !

La porte du cabinet, qui était restée entr'ouverte s'ouvrit brusquement. Lucile, les yeux étincelants, la physionomie calme et sévère, entra lentement dans la chambre.

—Monsieur Joseph Parisel, dit-elle d'une voix frémissante, je voudrais bien savoir comment il se fait que le Seuilon soit à vous !

XXVI—LA JUSTICE EST FAITE

À la vue de cette femme, qui lui apparaissait comme la statue du commandeur à don Juan, Parisel fit un bond en arrière. Puis effaré, se tournant vers Rouvenat :

—Quelle est cette femme ! demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Demandez-le lui à elle-même, monsieur Parisel, répondit Rouvenat.

Lucile s'était avancée jusqu'au milieu de la chambre.

—Joseph Parisel, dit-elle, tu demandes qui je suis ? Regarde-moi bien : Je me nomme Lucile Mellier !

L'effet fut terrible. Parisel recula encore ; il devint livide, la respiration lui manquait.

—Lucile, Lucile ! murmura-t-il sourdement, son regard éperdu fixé sur la jeune femme.

Mais retrouvant vite son sang-froid et son audace :

—Je ne crois pas cela, exclama-t-il, Lucile Mellier a disparu. La jeune femme prit une résolution subite.

—Pierre Rouvenat, dit-elle d'une voix vibrante, je ne restai pas ca-hé jusqu'à l'arrivée de mon fils au Seuilon. Vous pouvez appeler ici tous nos serviteurs ; ils n'ignoreraient pas plus longtemps que la fille de Jacques Mellier est revenue dans la maison de son père !

Rouvenat s'élança hors de la chambre. Mathias et les autres venaient d'arriver.

Rouvenat se pencha sur l'escalier et cria :

—Mathias, Simonin, Brunet, Jean, montez tous, les femmes aussi !

Lucile ayant repris la parole, disait :

—Joseph Parisel, vous ne me reconnaissez pas, qu'importe !... Je vous ai dit que je suis, je vais vous dire maintenant qui vous êtes.

Les serviteurs du Seuilon entraient dans la chambre silencieusement l'un après l'autre.

—Joseph Parisel, continua Lucile, le bras tendu vers lui, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme !

Au lieu de se courber sur ces mots, Parisel leva plus haut la tête. Son regard enflammé semblait défier tout le monde.

—Il y a quelques jours, poursuivit Lucile, la nuit, vous et votre fils François, vous avez voulu assassiner Pierre Rouvenat.

—C'est faux, c'est faux ! exclama le misérable.

—J'étais là, je vous ai vus, reprit Lucile avec violence. Je suis arrivée à temps, heureusement pour appeler au secours, et c'est

moi qui près du vieux puits, vous ai jeté ce mot, que je répète aujourd'hui : Assassin ! Assassin !

La figure de Parisel changea encore de couleur et ses traits se contractèrent horriblement.

—Je nie cela, je le nie ! criait-il d'une voix sifflante.

Lucile haussa les épaules.

—Joseph Parisel, reprit-elle, vous êtes encore un voleur ! L'avant-dernière nuit, un homme s'est introduit dans la chambre de Jacques Mellier pour le voler.

—Assassin ! Assassin !

—C'est faux, c'est faux ! répétait-il encore.

Les hommes présents allaient se précipiter sur le misérable. Lucile les arrêta d'un geste.

—Joseph Parisel, reprit-elle d'une voix éclatante, je n'étais pas là pendant la lutte épouvantable que mon père a soutenue contre vous ; à ce moment, je défendais Blanche la demoiselle du Seuilon, contre votre fils, non moins infâme que vous !. Mais je vous ai vu, Joseph Parisel, je vous ai vu sortir de la maison et vous enfuir à travers le jardin !

Tout cela devait confondre le misérable, l'écraser, l'anéantir. Eh bien, non, il gardait son assurance, son audace, et sur ses lèvres un sourire de démon.

—Je vois ce que c'est, dit-il d'un ton menaçant, Rouvenat nous hait, François et moi ; c'est lui qui a imaginé toutes ces calomnies pour se venger... Ah ! il voudrait bien nous envoyer au bagne ; mais tout cela n'est pas vrai, entendez-vous ? Tout cela est faux ! faux ! faux !

Luile secoua tristement la tête.

—Joseph Parisel, dit-elle, votre langage n'indique pas que vous ayez un regret et moins encore que vous songiez à vous repentir.

Et pourtant, comme le brave Pierre Rouvenat, que vous ne craignez pas d'accuser d'une infamie, j'ai pitié de vous et de votre fils... Vous êtes mes parents, je ne veux pas vous livrer à la justice, je ne veux pas troubler dans sa tombe, à peine fermée, le repos de mon père. Joseph Parisel, allez-vous-en, allez-vous-en !

Lucile Mellier et ses serviteurs, ses amis, gardèrent le silence sur ses forfaits... Moi, je ferai plus, je demanderai à Dieu qu'il vous donne le repentir et vous pardonne !

Et d'une voix pleine de larmes elle répéta : Allez-vous-en, allez-vous-en !

Parisel promena autour de lui ses yeux hagards ; il ne vit que des regards sombres et des visages hostiles. Il comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de partir.

Il marcha lentement vers la porte, mais toujours le front haut.

Il allait sortir lorsque, tout à coup, Gertrude, pâle, échevelée, l'œil en feu, les habits souillés de sang et de boue, se dressa devant lui et le repoussa violemment jusqu'au milieu de la chambre.

—Ah ! le voilà, le voilà ! criait-elle d'une voix rauque ; c'est Parisel, le père de François, il a tué son fils ! Assassin !

Tout le monde était terrifié.

—Ah ! ça grogna le père Parisel, est-ce que cette fille est folle ?

—Ah ! tu crois que je suis folle ! reprit Gertrude en s'approchant de lui la bouche écumante et lui montrant ses poings, tu vas bien voir le contraire tout à l'heure. Oui, pour ne pas partager avec François l'héritage de Jacques Mellier, tu l'as tué, tu l'as assassiné !

Les yeux de Parisel paraurent lui sortir de la tête.

—Que dit-elle ? que dit-elle ? murmura-t-il.

Et, prenant la tête dans ses mains, ilajouta :

A suivre

Entre deux mendiants :
—Combien gagnes-tu par jour ?
—A peu près trois dollars,
—Trois dollars. Si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour vingt dollars.

POUR TOUTE MARCHANDISE QUE LES MARCHANDS NE TIENNENT PAS
Ordinairement en stock,
Ecrivez directement

A LA MAISON

Z. PAQUET

167-169-171 rue St-Joseph

QUEBEC

Où venez faire une visite, et vous serez certain de trouver, dans tous les cas,

L'article demandé

NOUS TENONS PAR EXEMPLE le plus grand assortiment de tout le district en

Ornements d'église et Chasublerie

DRAP D'OR ET ARGENT.

DRAP A CHASUBLE en or fin et demi-fin, moiré, frisé, étincelant

SOIE, moiré antique et damassée,

DRAP A CHASUBLE et étole, en or fin, moiré antique

DEVANTURES D'AUTEL, au patron, en soie blanche moirée, avec broderie d'or

CROIX DE CHASUBLE, en soie, damassée.

GLANDS or et argent assortis,

PAILLETES ET PIERRES,

CORDES, soutaches, ganses, or faux, fin et mi-fin.

DENTELLE or et argent.

FRANGES ET TOISADES, soie, orange pâle, argent, or fin et mi-fin

FIL D'OR CLAIR, diamant frisé.

CANNETILLES OR MAT, perlé et brillant, et argent.

FLEURS ARTIFICIELLES et parures d'autel en tous genres.

Nous appelons aussi notre attention sur notre

GANTERIE DE LUXE

nos TAPIS ET PRELARTS de tout prix et grandeurs nos

CHAPEAUX

importés pour dames, notre grand atelier de couture

où nous confectionnons tous les articles et

Lingerie por Dames,

Notre choix sans égal D'ETOFFES A ROBES et MANTEAUX, dans les

HAUTES NOUVEATES

Notre comptoir de SOIES et SOIERIES, Japonaises, fleuries, ombrées, brochées, Surah, Peau-de-soie, Bengaliennes rayées, poudrées, etc.

Notre comptoir d'Imper-

méables

Etc., Etc., Etc.

Importation directe ET

Bon marché

L'ECHO des Bois-Francs

Journal hebdomadaire

—PUBLIÉ—

A Arthabaskaville, P. Q.

Nul écrit inséré sans nom responsable

PRIX D'ABONNEMENT:

Canada et États-Unis: \$1.00 payable d'avance

TARIF DES ANNONCES:

1re insertion, ... 12c par ligne

2e 8c

Conditions spéciales pour annonces d'affaires

rapports, réclames, etc., etc.

L'ECHO des Bois-Francs

ARTHABASKAVILLE, 11 Dec. 1897

Chronique Politique.

Les menées mystérieuses

LES DESTITUTIONS

Il faut être hypocrite.

Par le temps qui court, l'air est aux grands mystères. Les allées et venues de certains officiels notables, impliqués et intéressés dans des questions brûlantes d'intérêt, pour le gouvernement Laurier, nous apprennent qu'il y a quelque chose qui se désagrége dans le royaume du grand chef. Allons donc, messieurs les libéraux, le passé, comme ces lourds fardeaux que l'on charge sur ses épaules, inconscients de la longueur du chemin, est-il déjà si terrible que vous ne puissiez avancer sans demander secours dans le camp ennemi?

Oh! les grands scyphophantes qui naguère encore, chantaient sur un ton de défi, l'hymne du mépris, les voilà donc réduits à leur propre valeur? et tout ce grand vent d'indépendance, qu'ils ont soufflé dans les banquets, ces insultes prodigieuses à outrance, ces menaces lancées à qui mieux mieux, par les libéraux et leurs organes, perdent à leurs propres yeux, la valeur que leur avait donnée l'illusion d'une puissance apparemment invincible?

Aujourd'hui, M. Laurier et ses lieutenants, semblent soupier après une coalition qui n'en serait pas une, puis que au lieu d'avoir le vrai caractère de la coalition, elle n'en serait que la simulation. M. Patterson, le gouverneur du Manitoba; M. Drolet, M. Tarte, etc., etc., font leurs manœuvres à l'honorable Chapeau qui semble goûter fort les délices de Capoue.

D'ailleurs, le vieux chef, ne nous paraît pas de nature à se laisser prendre par les appâts de ce que certains journaux nous racontent. Quelques-uns parlent de son entrée dans le gouvernement Laurier, comme ministre à gros portefeuille.

Vraiment, annoncer de cette manière, l'entrée d'un homme comme l'hon. Chapeau, dans le ministère Laurier, c'est donner de son caractère, une bien mauvaise idée. Et dire que ce sont des journaux libéraux qui essaient de soulever le voile recouvrant le mystère, nous jetant aux yeux tout un appareil de clinquant, mobile ordinaire des actions humaines. Nous voulons bien croire que ces gens ne comprennent pas ce qu'ils disent; pardonnons-leur.

D'un autre côté, pourquoi tourmenter ainsi l'hon. Chapeau? Que ne le laissent-ils pas tranquille après sa brillante carrière où l'éloquence du tribun a eu de si grands succès? Non, l'hon. Chapeau connaît ce mot d'un grand poète: "Je crains mes ennemis même lorsqu'ils m'apportent des présents."

De plus l'hon. Chapeau a tout droit de craindre le déclin de la gloire qu'il s'est acquise par son éloquence; il suivra ce précepte du maître: "L'orateur doit battre en retraite avant que de tomber dans les pièges de la caducité, et gagner le port pendant que son vaisseau est encore bon et entier."

Allons messieurs les libéraux, vous n'avez pas besoin de Chapeau, lorsque vous allez bâcler le compromis avec Greenway, Martin, Sifton et autres; pourquoi le demandez-vous aujourd'hui? pour réparer les brèches? évidemment, et c'est une leçon qui démontre l'incapacité des libéraux à régler les grandes questions de la nation.

A Québec le ministre Marchand ne respire rien que destitutions. Le temps de la chambre se passe à parler de ce sujet si important pour les envieux et pour les affamés. Quand les conservateurs sont au pouvoir, les libéraux ne cessent de nous couvrir de prévenances. Aussitôt arrivés au pouvoir, il faut extorquer jusqu'aux nécessités. Pas de pitié, pas de pardon; à la porte, ceux qui se sont mêlés de politique ou qui pourraient s'en mêler contre le gouvernement.

Admirable et profonde politique! grande leçon pour l'avenir! Si le retour se faisant un beau jour, il fallait dépouiller les libéraux de leur emploi, nous les verrions s'écrier à l'injustice, pas d'égalité! Pourtant ça tout l'air que le grand motto américain, *tit for tat*, va peindre racine sous le gouvernement libéral pour se continuer *ueque in eternum*.

Mauvais système pour une administration. On peut bien quelquefois redouter le service hostile d'un employé public, dans certaines questions où il y a du sort d'un gouvernement; il peut bien se rencontrer quelques lous dans la bergerie; mais, de la, à conclure que, pour un, il faille tout déloger, c'est évidemment pas le secret d'avoir une administration bien éclairée.

Si les libéraux, pour certaines positions importantes, où le secret d'office est une garantie indispensable, veulent avoir la certitude de vivre dans la plus grande sécurité, qu'ils établissent des règlements sévères, et le cas advenant d'une infidélité, qu'on procède régulièrement, avec tout le respect qu'on doit

avoir pour le sujet britannique, qu'on lui fasse son procès, et qu'un juge sérieux (non pas de ces têtes de bouc, tel qu'on en a vu sur les pitits bancs) rende son jugement.

Cette manière appréciable établit la plus grande égalité, ramène la tranquillité parmi les employés publics, et l'administration gouvernementale, tant demandée tant de connaissance, tant d'habileté, en bénéficiera ainsi que tout le pays.

Le gouvernement marchand, au lieu de promener la guillotine, ferait bien mieux de ne pas créer de précédents, car ceux là mêmes, qui auront souffert, qui auront été les victimes, seront les premiers à crier vengeance; et pour établir ce principe d'égalité, que proclament les libéraux, il faudrait établir l'équilibre en remettant les choses à leur place, quoique ce ne soit pas la politique des conservateurs d'user de représailles.

L'Union des Cantons de l'Est cite un passage du discours de Greenway au banquet de Laurier à Montréal, l'hiver dernier, dans lequel il est dit en parlant du compromis: "Il accorde certains privilèges (lesquels) à la minorité, il permet l'enseignement du français et de la religion. Pourquoi accorder ces privilèges? me demandera-t-on. C'est en vue de prouver notre bonne volonté, notre générosité."

Ca c'est hypocrite, aplatisant. Imaginez vous un voleur de grand chemin qui vous a volé, et qui, en vous remettant la centième partie de ce qui vous appartient, dirait: "Pourquoi te remet-til cela? C'est pour te prouver ma générosité!"

L'Union dit également: "Il y a un an le parti libéral ne considérait pas le règlement scolaire comme définitif. Alors pourquoi M. Laurier, au banquet du château Frontenac, disait-il: "La question est réglée à la satisfaction de tous, excepté des extrémistes". Et l'Union de répéter la même chose.

Pourquoi les journaux libéraux ont-ils déclaré que la question était enterrée. Pourquoi l'Union a-t-elle déclaré qu'elle se soumettrait au jugement du Pape?

Nous comprenons le jeu. Les libéraux sont pris, craignent la décision papale qui est imminente, et envoient cette grammaire par dessus télégramme à Rome pour demander de retarder la décision.

Pourquoi ces menées mystérieuses de l'hon. Patterson gouverneur du Manitoba, à Spencerwood auprès de l'hon. Chapeau, en compagnie de Tarte etc?

Expliquez-nous donc cela, messieurs de l'Union et parlez-nous de la générosité de Greenway, et de M. Laurier qui a accepté le compromis.

En attendant nous déclarons que vous jouez un jeu de fourbe et pour se contredire aussi ouvertement, il faut être hypocrite, ou ignorant.

La morale et l'Instruction

Notre confrère de l'Égalité nous tombe dans son numéro du deux courant, et croit que nous en sommes bien chagrin. Non, c'est matière de discussion, et sachez, cher confrère, que dans vos discussions, vous devez aller au point et le discuter, et non pas comme vous les faites, tonner avec des cymbales et des tambours, pour donner à vos phrases la figure d'un argument.

Vous savez, cher confrère, puisque vous l'avez vous-même dans vos écrits, que le peuple se laisse surprendre par le clinquant, et qu'il abandonne souvent la proie pour l'ombre. Eh! bien, vous qui prônez la grande instruction et qui prétendez être le palladium des bonnes moeurs, grâce à la moralité que vous voulez semer au moyen de votre journal, apprenez que l'oubli ou l'ignorance des règles de logiques chez vous, dénotent un tempérament ineffable pour le mutisme.

Croyez vous, cher confrère, corriger, améliorer en jetant l'insulte à l'adresse de ceux qui ont en main le dépôt sacré de ce que vous-même, vous conseillez de respecter? Pas du tout, mon ami; vous n'êtes pas, et si vos ambitions vont jusqu'à caresser les idées de réforme, vous nous paraissez un piètre avocat, pour l'importance de cette cause. La réforme a existé de tout temps.

Les connaissances nouvelles, que nous acquérons chaque jour, servent à réformer, à repousser les choses anciennes, démodées. D'ailleurs, vous savez comme nous que l'esprit est toujours en quête de nouveau.

Vous savez aussi, mon cher confrère, que le proverbe "qui n'avance pas recule" est d'une actualité constante. Vous savez que la forme des choses est dans un état continu de changement, pour s'adapter aux circonstances aux lieux, aux besoins etc. Vous savez aussi que la matière ou le fonds de ces choses, est comme question de principe, cipe, immuable. Vous concédez nous les principes, nous les dogmes, les principes, sont immuables? Alors vous admettez avec nous, une chose bien certaine, que la connaissance de principes dans la rigueur du mot, n'est pas toujours du lot du vulgaire en quelque lieu du monde, où vous la placez. Même, si vous tenez compte des époques les plus brillantes de l'histoire, vous n'arrivez pas à généraliser votre théorie dont la pratique est une illusion bien légère.

L'instruction donne bien cette connaissance exacte des principes, nous apprend à discerner le juste du faux, à donner à chacun le sien. Nous sommes avec vous sur ce point. Mais, hélas! la nature humaine!

Vous, cher confrère, vous ne songez qu'à orner les froides régions de l'intelligence, ça donner au jugement cette rectitude, cette justice qui ferait apprécier les choses par leur vrai côté. Flammarion a recherché ce domaine intellectuel, et pour cela, il créa, il inventa un être chimérique, composé de je ne sais qu'elle substance; un être dérivé de l'homme, ayant une intelligence nourrie par des organes impossibles, et cet être vivrait dans un monde éloigné du nôtre, n'ayant que des communications intellectuelles avec ses semblables; qui serait bon parce qu'il comprend par leur essence, la fin de toute chose.

Mais cet être, mon cher confrère, serait-il par hasard, celui que vous voudriez cultiver? Le peuple romain, le peuple grec, était instruit. Les nations ont fourni des hommes, dont les écrits servent de modèles à nos contemporains, et peut-être aussi, à notre confrère de l'Égalité. Et quel exemple de moralité tirez-vous de tous ces peuples? Vous connaissez sans doute Platon? C'était un grand philosophe, qui a travaillé une partie de sa vie à chercher une constitution sociale pour la Grèce. Vous ne doutez pas de sa haute instruction, de ses hautes connaissances. Que disait-il en désespoir de succès? Et remarquez que ceci a été écrit quatre cents ans avant Jésus-Christ. "Qu'il vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de feu, sur le marbre et sur l'airain, la loi antique que les passions et les préjugés ont effacé du cœur de l'homme; qu'il vienne la proclamer aux quatre coins de l'univers, qu'il dissipe tous les nuages, etc. Que dit Platon? Conseiller-il de réformer l'intelligence? Pas du tout, car dans ce beau pays de la Grèce, où fleurissent toutes les plus grandes gloires dont s'honore l'antiquité, il y avait de l'instruction, et Platon, dans cette imprecation sublime, proclame que toutes les théories savantes de son pays ne peuvent enrayer le mal, toujours croissant, engendré par les mœurs trop libres de la nation grecque, ignorante de ses devoirs moraux.

Mais, pour pousser l'argument, mon cher confrère, afin de prouver que l'instruction est tout à fait insuffisante pour moraliser les peuples, prenez un exemple parmi les plus grands philosophes de cette glorieuse époque de la philosophie grecque, et ne voyez vous pas Socrate, le maître incomparable de son temps, se faire un point d'orgueil de boire la ciguë, avec une ostentation que Platon rapporte en disant "il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur admirables." Et, pourtant, cher confrère, vous ne doutez pas que ces philosophes, dans le domaine intellectuel, ne fussent supérieurs à leurs contemporains et n'aient prêché des doctrines dérivées des principes abstraits que l'intelligence, par le travail et l'instruction, nous fournit.

De même pour Rome; de même pour tous les pays du monde où l'instruction seule, a été le mobile de la machine sociale, des relations des hommes entre eux, et qui n'a engendré que la mise en pratique "aux vainqueurs les dépouilles" la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Alors, mon cher confrère, vous n'y êtes pas; et il s'en faut de beaucoup. L'instruction est une acquisition bien précieuse chez l'homme. Par elle, il devient pour bien dire, supérieur dans la condition sociale; il en impose par les moyens nombreux qu'il a à son service; il peut déterminer l'état de chaque chose, la nature des différents éléments, dont se compose l'univers. L'instruction enseigne à classer, de manière à donner à chaque être, le rang qu'il occupe dans l'agencement magnifique, qui compose l'univers. L'instruction a donné à Cuvier le secret pour découvrir la forme de races antédiluviennes. Mon cher M. de l'Égalité ne voyez vous pas qu'il manque un élément essentiel à l'instruction pour fournir à notre tempérament, sa vraie direction, étant considéré la nature humaine? Ne voyez vous pas, qu'avec l'instruction, dont vous parlez tant, pour moraliser notre peuple, vous ne pourriez faire mieux que Socrate, que Platon, que Cicéron, qui disait "pour bien diriger l'homme il faut tenir compte de sa nature."

Suivez ce dernier conseil d'un grand homme, à qui l'instruction n'a pas fait défaut, qui vivait au milieu d'une nation dont l'instruction ne doit pas vous être inconnue. Vivez en tenant compte de votre propre nature, vous qui posez à l'homme instruit, puisque vous prétendez connaître le remède au mal social qui dévore nos populations, et vous vous perfectionnez, au point d'acquiescer ce baume bienfaisant qui répand dans toutes nos actions cet amour, cette charité, ces compléments de l'instruction et qu'on n'acquiert que par l'éducation, que par cette "loi antique que les préjugés et les passions ont effacé du cœur de l'homme" laquelle loi le Christ est venu régénérer, suivant le sublime désir de Platon.

Nous traiterions dans un prochain numéro, de la moralisation par l'éducation, et nous prouverions à notre confrère, que cette dernière manière de moraliser les peuples, enseigne de ne pas jeter l'insulte à l'autorité (ce qui d'ailleurs n'est pas diplomatique) et de donner dans ses écrits, à chacun, les titres que l'on est généralement convenu de donner dans la conversation ordinaire.

Medicus curat te ipsum.

Pour finir, nous devons dire à notre confrère, qu'il est venu trop tard dans un pays trop jeune, que ses doctrines, par trop fin de siècles et démodées, avant d'avoir atteint leur but, ne vont pas encore (si toutefois, le malheur nous en voulait au point, que nous fussions atteints du mal de l'instruction pour nous moraliser) à notre tempérament, et que pour prendre racine, ces doctrines auront besoin d'être prêchées par un autre homme que notre confrère, qui ne sait se respecter lui-même, encore moins ses semblables.

Medicus curat te ipsum.

A. B.

LES DESTITUTIONS SUR L'INTERCOLONIAL

200 EMPLOYES ONT PERDU LEUR PLACE SOUS LE REGIME LIBERAL

—On lit dans la "Presse"—

"Depuis que le gouvernement est au pouvoir, à Ottawa, 200 employés de l'intercolonial ont perdu leur place. L'étonnant, c'est que pas un seul conducteur, pas un seul mécanicien, pas un seul chauffeur ni serrurier, n'a été congédié. Sur 2,000 employés, divisés en deux classes, le coupet des destitutions n'a coupé de têtes que dans la classe des manœuvres, commis, agents et clercs, etc. On a enlevé le monopole de la partitionnerie, offensive. Encore une fois, c'est étrange. M. Blair n'aurait-il pas eu peur des puissantes fraternités des chemins de fer, comme la "Locomotive Engineers Brotherhood" ou la "Brakemen" ou "Firemen Union"?"

Le ministre des chemins de fer a jugé sans doute que le gouvernement avait assez de graves sur les bras, surtout dans l'intéressante catégorie des chercheurs de places et de piochin pour ne pas se mettre à dos, les "brotherhoods."

LE GOUVERNEMENT MAR-

CHAND REFUSE LES SUB-

SIDES

M. William Wainwright, assistant gé-

néral du Grand-Tronc est venu à Québec demander le subside de \$250,000 pour le pont Victoria, promis par l'administration Flynn.

Le gouvernement Marchand a positivement refusé cette demande.

M. J. N. Greenshields, président de la compagnie du chemin du Drummond a aussi demandé les \$125,000 promises à son chemin de fer par la dernière administration; ce qui a été également refusé.

—Jonets de toutes sortes, étrennes, à ven-

dre chez M. D. O. Bourbeau.

L'ECHO DES BOIS-FRANCS

Le denier de Manitoba

POUR LES ECOLES CATHOLIQUES

On lit dans le dernier numéro du "Manitoba":

La bénédiction du Pape continue à porter ses fruits et tous les jours le Rév. Père Guillelme, O. M. I., chargé de l'œuvre du Denier par S. G. Mgr l'archevêque, enregistre de nouveaux dons.

Signalons au hasard \$30, don d'un brave catholique des environs de Saint-Hyacinthe; \$25, don d'un distingué catholique d'Ottawa, \$50, don d'une excellente dame du diocèse de Québec; \$50, don d'un dévoué catholique irlandais de Montréal etc., etc.

Mais il en faut de l'argent. Nos bons Frères de Winnipeg ont été obligés de refuser avant hier six enfants d'une paroisse voisine, il n'ont plus de place, et l'année prochaine, ils seront à l'étroit même pour les enfants de Winnipeg.

Que ne pouvons-nous trouver quelque généreux bienfaiteur qui nous bâtirait une nouvelle école de \$10,000. C'est ainsi qu'ont été bâties les écoles catholiques libres de France! Et ne sommes-nous pas du même sang que ces généreux catholiques de la vieille France.

Simple comparaison de notre confrère du Courrier du Canada:

"L'année dernière, l'honorable M. Atwater a mis les Comptes Publics devant la Chambre le jour même de l'ouverture de la session.

Cette année, sous le gouvernement libéral, les Comptes-Publics n'ont été soumis que dix jours après l'ouverture. L'année dernière, les estimés ont été soumis cinq jours après l'ouverture des chambres.

Cette année, nous nous sommes rendus au douzième jour, et pas d'estimés. La chambre est ajournée jusqu'à lundi; de sorte que nous n'aurons pas les estimés plutôt qu'une quinzaine après l'ouverture de la session.

L'année dernière au bout de six jours, la chambre était déjà formée en comité des subsides et avait déjà voté 16 articles du budget.

Cette année, au bout de douze jours, la chambre n'a pas voté un seul article du budget, puisqu'elle n'a pas encore vu l'ombre de ce document important.

L'année dernière, au bout de huit jours, le gouvernement avait déjà voté la chambre un bill pour abolir la taxe sur les mutations, un bill relatif à la Cour Supérieure, etc.

Cette année, au bout de douze jours, en tout et par tout, le gouvernement n'a devant la chambre qu'un bill relatif à la frontière nord de la province.

Que faut-il conclure de tout cela? Il faut nécessairement en conclure que, l'année dernière, on avait à la tête des affaires un gouvernement actif et expéditif, tandis que cette année on n'a qu'un gouvernement lent et inerte.

Par la faute du gouvernement Marchand qui n'avait rien de prêt, les quinze premiers jours de la session vont être absolument gaspillés.

C'est une dépense complètement inutile que nos grands économistes ont infligé à la province en tenant la Législature en session pour ne rien faire depuis le 22 novembre.

Paie, Baptiste, tu l'as voulu, mon vieux!"

YAMASKA

LES CONSERVATEURS FERONT UNE LUTTE VIOULEUSE

(Dépêche spéciale)

Sorel, 9.—Les conservateurs du comté d'Yamaska se proposent de faire une lutte aussi vigoureuse que possible en faveur de leur candidat M. Mondou, dans la prochaine élection provinciale. M. Mondou qui vient d'être vaincu dans une élection partielle, par feu M. Gladu, a cette fois toutes les chances de son côté.

La division règne parmi les libéraux du comté et M. Gladu n'est plus là pour le rallier. De plus, l'emprunt que le gouvernement Marchand a décidé de contracter après avoir tant condamné les emprunts des conservateurs, refroidit beaucoup l'enthousiasme de ceux qui ont ajouté foi aux promesses des libéraux de pratiquer la plus stricte économie et de mettre fin à la politique d'emprunt.

M. Allard, le candidat libéral, est loin de jouir de la popularité de son prédécesseur, M. Gladu.

Les conservateurs ont confiance qu'il réussira cette fois à l'emporter.

Pierreville, 9.—La candidature de M. Mondou, conservateur, et celle de M. Allard, libéral, ont été annoncées dans toutes les paroisses du comté.

PREMIER JUGEMENT

L'hon. juge Lemieux a rendu son

premier jugement l'vndi matin, à Montréal, dans une cause de Martel vs Martel; la cause était pour subsistance alimentaire d'un père contre ses deux fils.

Le père plaide pauvreté, infirmités et vieillesse. Les fils, dans leur défense, allèguent qu'ils avaient été négligés de même que leur mère durant jeunesse mais la cour admit que cela ne constituait pas une défense en loi. En vue des circonstances exceptionnelles de la cause, le juge a alloué une pension de \$2.00 par semaine à être payée par les deux fils à leur père. Le père a aussi été averti d'avoir à transférer à ses fils une propriété sise aux États-Unis qui ne rapporte actuellement aucun revenu.

—Nous apprenons la mort du

plus jeune enfant de M. Antonio Filion, arrivée jeudi. Son service a eu lieu hier. Nous offrons nos condoléances à M. et Mde Filion.

—M. Charles Boutet a remporté le premier prix pour le concours de comté, pour la culture des grains et des légumes avec la chaudière et le phosphate. Le résultat a été merveilleux. Nos félicitations à M. Boutet.

—M. et Mde D. O. Bourbeau sont allés à Sherbrooke cette semaine, auprès de leur fille Mde Dr Gosselin qui était gravement malade.

—M. Z. Ducharme notre mar-

Notes locales

La séance annuelle du conseil de comté a eu lieu jeudi de cette semaine.

L'hon Juge Lemieux était ici hier.

Un ami de notre journal nous prie d'annoncer qu'il y a plusieurs bonnes terres à vendre à de très bonnes conditions, à St-Pierre Baptiste, Co. Mégantic.

La cour de circuit s'ouvrira le 14 courant, et la Cour Supérieure le 16 pour se continuer jusqu'au 20.

M. le magistrat Désilets a siégé jeudi de cette semaine pour entendre quelques causes de peu d'importance.

Le club qu'on est à établir semble être en faveur puisqu'un grand nombre de citoyens ont donné leur nom.

L'hon. juge Joseph Lavergne, était de passage samedi, en visite chez M. Louis Lavergne, M. P.

—Mde Tassé, venue de feu l'hon J. Tassé, est allée passer quelques jours en promenade chez sa fille, Mde Georges de Beaujeu, de Montréal.

Mlle Berthe d'Argy, de Stanfold est en promenade chez Mde Rainville.

Mde Herménégide Bourbeau, d'Asbestos, était en visite vendredi chez M. Solime Bourbeau.

M. G. P. Nadeau de Stanfold, était de passage à Victoriaville, mardi.

M. J. E. Méthot avocat, est à se faire construire de magnifiques bureaux, voi-ins de "L'Union des Cantons de l'Est". Ces bureaux seront prêts au mois de mai prochain.

M. S. de Champlain, de St-Ferdinand, était de passage ici hier.

Prix des différents produits: Pain 16c, œufs 18c, Beurre 18c, Patates 40c; le lb; Poulets et oies 5c lb, porcs frais 8 à 9c, bœuf 3 à 7; steak 8c.

MM. Buisson et Caron M. P. P. pour Beauharnois et Maskinongé, ainsi que M. Laliberté de Warwick étaient de passage, mercredi.

M. Eric Beland de Tingwick, était de passage mercredi.

Grand assortiment de jouets, d'étrennes chez M. H. H. Guay de Victoriaville.

AVIS AUX DAMES

Mde J. Magnan, ci-devant de Lewiston, Me., a établi un salon de modes pour robes et chapeaux, dans la maison de M. F. Gingras. Une visite est sollicitée.

Nouvelles de Victoriaville

—Mde U. Germain est partie, lundi avec sa famille pour une promenade de quelques jours à Québec.

—Remerciements à St-Antoine de Padone pour faveur obtenue M. A. G.

—Le fils de Mde L. S. Hamel, M. Paul Tourigny jr, est revenu du Collège de Lévis, mardi pour cause de maladie.

—Mlle Edith Richard, est allée passer quelques jours à Montréal.

—Mde Vve A. Baudet est revenue samedi dernier, d'une promenade chez sa fille Mde Gariépy.

—Le règlement concernant la manufacture de chaussure, et qui a été présenté au conseil, hier soir renferme des conditions matériellement contrares à celles dont on a voulu parler dans notre dernier numéro.

—Nous apprenons la mort du plus jeune enfant de M. Antonio Filion, arrivée jeudi. Son service a eu lieu hier. Nous offrons nos condoléances à M. et Mde Filion.

—M. Charles Boutet a remporté le premier prix pour le concours de comté, pour la culture des grains et des légumes avec la chaudière et le phosphate. Le résultat a été merveilleux. Nos félicitations à M. Boutet.

—M. et Mde D. O. Bourbeau sont allés à Sherbrooke cette semaine, auprès de leur fille Mde Dr Gosselin qui était gravement malade.

—M. Z. Ducharme notre mar-

brier, a reçu un levier pour lever les pierres, au moyen duquel, un jeune homme peut lever facilement une pierre de 5000 lbs.

—M. Alain, teneur de livres de la manufacture de meubles est de retour d'un voyage dans l'intérêt de la manufacture.

—Mlle Lydia Larivière est partie mercredi, pour un voyage de quelques jours à Québec.

—Mde Rosaire Bourbeau est revenue mardi d'une promenade dans sa famille, à Trois-Rivières.

—Le prix des différents produits ici: Beurre, 20c le lb; œufs, 20c; patates, 40c; avoine, 1c le lb; poulet, 5c le lb; les oies, 5c le lb; dinde, 8 à 10c le lb; porc frais, 9c; bœuf, 5 à 8c le lb; agneau, 5 à 7c le lb.

—Magasin du bon marché de J. C. Thibault, Victoriaville. Le plus beau stock de marchandises en général valant \$8,000, à vendre sans réserve d'ici à un mois. Nous ne refusons pas de vendre pour aucun prix. Argent comptant seulement et à bon marché.

—Bretagnes et jouets pour les Fêtes. Vous serez satisfaits en venant faire une visite.

—Horloges, genre du quinzième siècle, à vendre chez M. E. Lippé, orfèvre.

—VITRINES, SÉRIÉS de toutes sortes et des mieux finis à vendre chez M. E. Anger. Ces vitrines sont exposées dans une des vitrines de son magasin.

L'IDEAL DIVIN

La santé une chose essentielle pour atteindre le grand but

LE CELERI COMPOSE DE PAINE DONNE CE BIENFAIT

Son usage donne la force, la vigueur du corps et de l'esprit

CE GRAND REMEDE TIENT LE SYSTEME EN PARFAITE CONDITION

Le célèbre philosophe allemand Kant, dit: "Il y a dans tout esprit un idéal divin, le modèle d'après lequel il a été fait, le germe d'un être parfait."

Il est vrai que l'homme approche de l'idéal divin, plus il jette du bonheur terrestre. Pour pouvoir marcher fermement vers ce grand but, il faut être physiquement sain. La pureté du cœur et le caractère élevé de l'esprit ne conduiront jamais à la grande victoire, si le corps est malade et souffrant.

L'homme qui aspire à la véritable vigueur physique est celui qui prend le soin de bannir du système tout symptôme de maladie. Cette lassitude que vous éprouvez de jour en jour; ces maux de tête nerveux que vous craignez tant; cette insomnie qui vous affaiblit et vous mine, ces douleurs du côté et du dos indiquant l'affection des reins; ces douleurs aiguës du rhumatisme et de la névralgie qui font de la vie un fardeau; cet état de constipation qui rend le poison dans le système sanguin; tous ces symptômes divers conduisent à la maladie et à la mort si l'on ne les bannit du système.

Dans les Bois-Francis

Ste-Julie de Somerset

—Le 1er décembre courant est décédé M. Arthur Charest à l'âge de 20 ans, 1 mois et 9 jours après une maladie de 5 mois. Le principe de la maladie a été un violent mal de tête dont le siège était dans le voisinage du cou. La réaction s'est faite aussitôt sentir sur le nerf optique, et la vue s'affaiblissait graduellement. Dans une première visite chez le Dr W. Beaupré, oculiste de Québec, le Docteur a déclaré le cas très grave. Les différents traitements qu'on lui a fait subir n'ont amené aucun résultat satisfaisant. Finalement, la maladie a continué à s'aggraver, et le jeune homme est devenu complètement aveugle trois à quatre semaines avant de mourir, avec inflammation du cerveau et de la moelle épinière.

Vu le triste avenir qui lui était réservé, on peut considérer sa mort comme un bienfait de la providence.

Dans le cours de sa maladie, il s'est montré patient et résigné.

—La mort nous a aussi enlevé un respectable citoyen samedi dernier, le 4 décembre : c'est M. Pierre Marceau, ancien marguillier et ancien cultivateur. Il a rendu son âme à Dieu à l'âge de 86 ans, 11 mois et 19 jours. On le voyait faiblir depuis au delà d'un an, de sorte que sa maladie n'a été qu'une dévotion saine.

M. Marceau est né à St-François 1. O. 15 décembre 1810. Il est demeuré à Québec une vingtaine d'années, travaillant d'abord à la construction des bâtiments, puis enfin faisant le commerce d'épicerie. C'est alors qu'il alla se chercher une épouse dans sa paroisse natale, Demoiselle Constance Gagnon, décédée il y a environ 20 ans.

Ce monsieur est venu se fixer à Ste-Julie il y a environ 38 à 40 ans. Il a définitivement quitté cette terre qu'il possédait, sise sur le 7e rang, à quelques arpents de l'Église.

C'était un cultivateur laborieux et économe, et il était parvenu à une certaine aisance.

M. Marceau était un chrétien d'une grande foi, sa conduite était exemplaire, il était d'une grande exactitude à remplir ses devoirs religieux.

Ses funérailles ont eu lieu mardi, le 7 décembre au milieu d'un grand concours des paroissiens.

Naissances.—Le 5 décembre la Dame de M. Ferdinand Poulin une fille.

Le 7 décembre la Dame de M. Joseph Larose, une fille.

—Nous avons enfin de bons chemins d'hiver depuis lundi avec un bon fond de glace.

Nous avons célébré avec pompe la belle fête de l'Immaculée Conception. M. G. Roy nous a fait du beau chant et de la belle musique, M. le curé a chanté la messe, et M. Leclerc a fait le sermon.

Mademoiselle Lydia Lambert de Ste-Julie, était en promenade ces jours derniers, chez M. Jos Maheu de Plessisville.

Ham-Nord

—Nous regrettons d'annoncer la mort de notre jeune et estimable concitoyen, monsieur Joseph Picard fils, âgé de 28 ans, fromager, arrivée à la demeure de son père, dimanche au soir, après une longue et cruelle maladie soufferte avec une résignation vraiment chrétienne.

Doué d'un bon caractère, doux, affable, catholique très pieux, époux modèle, estimé de tous ses concitoyens, sa mort laisse un grand vide dans sa famille.

Il laisse pour déplorer sa perte, une épouse éplorée et trois enfants, un grand-mère octogénaire, un père et une mère qu'il adorait, des frères et des sœurs chéris et un grand nombre de parents et d'amis.

Ses funérailles ont eu lieu mardi, le sept courant au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

Nous présentons aux membres de la famille affligée nos sentiments de condoléance dans l'épreuve qui la frappe.

—M. Joseph Larose fils, a eu la douleur de perdre son fils, Emile décédé à l'âge de 5 ans. Nos sympathies.

De passage cette semaine, messieurs Ed. Grenier de Garthby, et Emile Grenier de Boston, Mass.

—Monsieur Charles Roy, notre populaire Nemrod, a capturé samedi soir, dans l'espace d'une heure, deux magnifiques renards de la plus belle espèce. Nos félicitations.

MORT SUBITE

St Hyacinthe, 7.—Un nommé Henri Desfosses dit St Louis de Nicolet est mort subitement hier soir à bord du convoi de Drummond. Il était arrivé de Montréal par le train de 5.30 hrs et il venait de prendre place sur l'autre convoi quand soudainement il fut pris d'une hémorrhagie abondante et expira nonobstant les soins d'un médecin qui se trouvait à bord. On transporta le cadavre au bureau de police où le coronar Blanchard tint une enquête ce matin.

St Louis portait une valise à main ne cuir noir sur laquelle était l'inscription "Henri St Louis Mass." dans les poches de ses vêtements l'on trouva une lettre venant de M. le curé Thonin de Nicolet, et dans laquelle il était dit que le porteur se nommait Henri Desfosses, un pauvre depuis longtemps malade. Cet individu était probablement allé à Montréal, muni de ce certificat afin d'obtenir des soins médicaux gratuits, on asile dans une maison de charité. On a trouvé différents objets de peu de valeur sur sa personne. Le verdict à l'enquête du coronar ce matin a été mort d'hémorrhagie interne. Le défunt était âgé d'environ 40 ans.

Voulez-vous la santé

Si votre santé se trouve compromise par un rhume négligé, faite usage du BAUME RHUMAL. Votre guérison est ce prix. Aucun remède n'a jamais atteint la vogue justifiée de ce spécifique français sans rival.

QUELQUES PROVERBES CHINOIS

La langue des femmes est leur épée, et elles ne laissent jamais rouiller. La jeune fille est une fleur, la jeune femme est un fruit ; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers.

Louer son fils, c'est se vanter ; blâmer son père, c'est se flétrir.

Votre secret est votre esclave si vous le gardez ; vous êtes le sien si vous le déclarez.

Le monde est un écho qui redit comme on dit ; dites du bien des autres si vous voulez qu'on en dise de vous.

LA POTENCE A ONTARIO

Bracebridge, Ont., 4 Le jury dans l'affaire de Hammond, accusé d'avoir empoisonné sa femme pour recueillir son assurance, a rendu le verdict de coupable. Le juge a demandé au prisonnier s'il avait quelque chose à dire avant que la sentence fut rendue. D'une voix claire, le prisonnier a répondu : "Oui, votre Honneur j'ai quelque chose à dire. D'abord, je suis innocent, ensuite je regrette ma propre indiscretion et ma faible santé qui m'ont porté à donner des renseignements dont mes ennemis se sont servis contre moi. C'est tout".

Le juge a dit alors : William James Hammond, vous avez été trouvé coupable de l'accusation portée contre vous, et la sentence de la cour, est que vous soyez reconduit à l'endroit d'où vous venez, pour y rester jusqu'au 18ème jour de février prochain, alors que vous serez pendu jusqu'à ce que mort s'en suive.

Et que Dieu ait votre âme en pitié.

LE CRIME D'UN PERE

Un ouvrier de Manson (Michigan), un nommé Scott Bowdish s'est rendu coupable d'un crime inexplicable qu'il a expié presque aussitôt, d'ailleurs en se faisant justice lui-même. Au milieu de la nuit, Bowdish a réveillé sa petite fille âgée de neuf ans et, après l'avoir tendrement embrassée il lui a demandé où était son cœur.

Puis cherchant de la main sur la poitrine de l'enfant, l'emplacement du cœur, il a pris un revolver et a fait feu deux fois ; l'obscurité heureusement ne lui avait pas permis de viser, et la seconde balle a atteint la petite fille au flanc droit. Croyant avoir tué son enfant, Bowdish a tourné son arme contre lui-même et s'est tiré une balle dans la région du cœur ; la mort a été instantanée.

Les détails de ce drame nocturne ont été donnés par la petite fille dont la blessure est grave et qu'on craint de ne pouvoir sauver. On suppose que la misère et le désespoir ont poussé Bowdish au crime et au suicide.

PREDICATEUR A TROIS ANS

Un petit phénomène vient d'apparaître dans l'Etat de Georgie, Etats-Unis. Son nom est Lawrence Dennis. Lawrence n'est âgé que de trois ans et déjà il prêche avec assurance et conviction à tous ceux qui peuvent l'entendre, petits ou grands, riches ou pauvres, savants ou ignorants.

Il parle de Dieu sur un ton très élevé et recommande au peuple d'être bon et de ne pas cesser de prier. Il est très révérencieux lorsqu'il parle de Dieu et des cieux et son petit bras fait des gestes énergiques lorsque les circonstances l'exigent.

Le jeune Dennis est de forte constitution, malgré son jeune âge. Les développements du crâne sont considérables et l'activité intellectuelle chez lui est tellement dévorante que les médecins qui l'ont examiné déclarent que le corps ne peut résister longtemps à une si grande influence de l'esprit.

Son père, J. H. Dennis, homme pieux, dit que son fils n'a jamais été poussé à prêcher ainsi l'évangile et que c'est par pure intuition que le jeune Lawrence fait de la prédication.

Un tel phénomène déroute complètement toutes les savantes théories, et tous les jours le "cottage" qu'habite le jeune Dennis est assiégé par une foule de visiteurs de toutes les qualités, de tous les âges et de tous les sexes.

Lawrence n'aime pas du tout les histoires qui amusent généralement les enfants de son âge. Il semble ne prêter attention qu'aux conversations dans lesquelles on parle de religion.

Il est né le jour de Noël 1893.

GUERISON SURE ET RAPIDE

Dans le cas d'une contusion, brulure, mal de dents, on désire un soulagement prompt. Quicquid, guérit immédiatement. Quicquid s'en est servi en parle avec éloges. Essayez le et vous serez satisfait.

L'ART L'ACHETER LES OEUFS

Un finaud qui n'attache pas ses chiens avec de la saucisse, rentre à l'épicerie du coin pour acheter des œufs.

—Mais, dit-il, je ne veux que des œufs de poules noires.

Tête de l'épicer qui n'a jamais appris ces subtilités de la basse cour.

—Si vous ne le savez pas, reprend l'acheteur, moi je le sais.

Eh ! bien ! Choisissez vous-même dans ces cas.

Ce qui fut dit, fut fait et bientôt vingt quatre œufs pas érent dans le panier de l'étranger qui paye le prix convenu.

—Dites-moi, reprend le marchand quel est votre secret ?

—Le secret ? C'est simple comme tout : on prend les plus gros.

M. Ouellet, gérant du Drummond, nous informe de la mort de l'intercolonial, depuis Montréal jusqu'à Ste. Flavie.

Il faut en prendre

Pour vous préserver des atteintes de la grippe, au premier symptôme de refroidissement, prenez du BAUME RHUMAL et vous serez indemne.

Le juge et le diable

Dans une ville d'Allemagne, il y avait un homme nommé Schwartz, qui possédait des coffres pleins d'or et d'argent et qui était si dur envers les pauvres, si vicieux, si méchant, qu'on s'étonnait que la terre ne l'eût pas encore englouti. Cet homme exerçait les fonctions de juge et dans cette noble charge commettait toute sorte d'iniquités.

Un matin, il sortit pour aller visiter ses vignes et chemin faisant, rencontra le diable vêtu comme un seigneur. Schwartz lui fit un grand salut et lui demanda poliment qui il était et d'où il venait.

—Vous me demandez qui je suis, répondit l'inconnu, sachez donc que je suis le diable.

—Hum ! reprit le juge, que viens-tu faire ici ?

—C'est aujourd'hui dans votre ville, jour de marché. J'y viens prendre tout ce qui me sera sérieusement donné.

—Soit, reprit le juge, fait ta besogne. Je n'ai nul envie de t'en empêcher.

Mais je veux t'accompagner, pour voir ce qu'on te donnera.

—Tu ferais mieux de ne pas assister à ce spectacle.

Je veux voir comment tu prends ce qu'on te donne. Je le veux absolument, dit-il m'en coûtant la vie.

—Eh bien, allons !

Tous deux se dirigèrent alors vers la place du marché où il y avait une quantité de gens, achetaient ou vendant. Tous s'inclinèrent devant l'étranger qui l'accompagnait.

Près d'eux passa une paysanne conduisant un veau rétif tirant sur sa corde qui courait à droite et à gauche et fatiguait tellement la pauvre femme que dans un accès de colère elle s'écria :

—A ! méchant animal, que le diable te prenne !

—Entends-tu ? dit le juge à son infirmal compagnon, prends ce veau il est à toi.

—Non, répond le diable. Il m'est point sérieusement donné. Si je le prenais, cette femme le regretterait longtemps.

Schwartz et son compagnon continuèrent à cheminer au milieu de la foule et rencontrèrent deux ouvriers qui se disputaient avec fureur. L'un d'eux, après avoir accablé d'injures son antagoniste, lui dit : "En voilà assez, que le diable t'emporte !"

—Prend ce vigoureux garçon, dit le juge ; tu vois comme il t'est donné.

Ah ! répliqua le diable, celui qu'il semble-ain me livrer lui est très attaché. En ce moment ni la colère et l'ivresse l'aveuglent. Mais s'il venait à le perdre, il en aurait un profond chagrin.

Tout à coup une vieille femme dont les vêtements annoncent la pauvreté, dont la figure pâle et maigre révèle une profonde douleur, s'arrêta en face du juge et s'écria :

—Malheur à toi ! Tu es riche, et moi je suis pauvre ; tu m'as enlevé mon unique vache, qui

était ma dernière ressource. Je n'avais fait aucun mal, tu m'as réduite sans pitié à la plus affreuse misère. J'invoque que la justice du ciel : je la prie de te punir de tes iniquités ; je demande que le diable emporte ton corps et ton âme en enfer.

—Ah ! cette fois, dit le diable, voilà une parole sincère, un vœu du cœur. Je prends ce qui m'est si bien donné.

A ces mots, il saisit de ces deux griffes le juge par le col et disparaissait avec lui.

ETES-VOUS POUR TEINDRE

On ne peut bien teindre qu'avec les Teintures Diamant

Des milliers de personnes vont teindre pendant ce mois. La grande majorité rendent ce travail agréable pendant que d'autres se trouvent en présence du désappointement, du désespoir et de la ruine.

Les teinturiers qui réussissent sont ceux qui emploient toujours les teintures Diamant qui produisent les couleurs les plus brillantes et les plus durables. Les malheureux et les mécontents sont le petit nombre de ceux qui se servent de teintures communes composées de matières grasses, qui donnent des couleurs ternes et qui s'effacent.

Si vous désirez que vos costumes, vos robes, vos manteaux, vos blouses, etc., paraissent comme des vêtements neufs, achetez quelque teinture Diamant de couleur sombre, selon la mode, et vous serez étonnés des résultats. C'est maintenant le temps de prendre les vêtements d'hommes et de garçons, dont la couleur est pâle et fanée, et de les préparer pour la prochaine belle saison. Le noir, le brun, l'indigo et le bleu Diamant donneront à tous les vêtements de teintes magnifiques. Insistez pour que votre marchand vous donne les teintures Diamant ; alors, et alors seulement, le succès est assuré.

Sur les bords de la Rivière aux Rats, M. E. C. pêche inutilement depuis cinq heures du matin ; il va être sept heures, E. C. est furieux Madame vient le prévenir que la table est servie :

—As-tu pris quelque chose, mon ami.

—Quelle sottise question ! Tu sais bien que je ne prends jamais rien avant le déjeuner !

La Consommation guérie.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'As-thme et toutes les Affections des Poux et de la Gorge, et qui guérissent radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pour par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

CANADA Province de Québec District d'Arthabaska

COUR DE CIRCUIT No 323. Louis Israël Fréchette, marchand, de la paroisse de St-Ferdinand d'Halifax.

Demander, Va Jean Noël, ci-devant de Wolfestown dans le District de St-François et maintenant absent aux Etats-Unis d'Amérique.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre dans le mois.

Arthabaskaville 30 Octobre 1897. J. E. METHOT Art du Demr.

Adelard Picher, G. C. C.

UNE SCENE DE MARIAGE

Les journaux de France racontent un incident des plus cocasses qui s'est produit à la mairie d'Issoudun. Voici les faits.

Un homme veuf qui venait pour se remarier, refusa de prononcer le oui légal.

—Non, dit-il ; j'ai été trop malheureux la première fois pour recommencer.

L'officier ministériel insista plusieurs fois, lui disant avec raison : —Mais sapsiti, il fallait réfléchir avant de venir ici ; vous deviez savoir ce que vous faisiez.

—Il est toujours assez tôt pour reculer devant une bêtise.

Bref, rien ne put le convaincre et pour se soustraire aux abjurations dont il était l'objet, notre homme s'enfuit à toute jambes.

La mariée, dont cette fougue ne faisait pas l'affaire, courut après son fiancé suivie de sa mère et de toute la noce ; la scène était des plus réjouissantes et la foule bientôt amassée, s'enbambaisait fort.

Enfin, notre fuyard, satirapé, convaincu fut ramené l'oreille basse devant l'officier de l'état civil, qui voulut bien consentir à reprendre la cérémonie au point où il l'avait laissée, et tout cela fois, s'acheva sans encombre.

A la sortie de la mairie on fit une ovation à la mariée qui avait si vaillamment reconquis son mari à la course.

Défense d'avancer

M. Joseph Trotter, de Ste-Victoire d'Arthabaska, donne avis qu'il ne sera responsable d'aucune dette contractée par lui, qui ce soit et de quelque manière que ce soit, à moins d'une autorisation écrite de sa main.

Pelleteries demandées

Toutes personnes ayant à vendre des peaux de loutre et de vison extra et des peaux de martre de toutes qualités, pourront en disposer avantageusement en expédiant ces pelleteries par express à la maison soussignée.

La marchandise sera examinée et évaluée, et la maison fera immédiatement savoir aux vendeurs le prix qu'elle peut donner. Si ce prix n'est pas accepté, la marchandise sera renvoyée aux vendeurs. Adressez-vous à :

Z. PAQUET 167-169-171 Rue St-Joseph QUEBEC

27 Octobre, 1897

MAGASIN NEUF

J. C. THIBAUT

VICTORIAVILLE.

Ayant ouvert un magasin de Nouveautés, Marchandises Sèches, Habillements faits, pour hommes, jeunes gens et enfants, Imperméables, Chaussures pour Dames, Hommes et enfants.

Le plus beau stock de MARCHANDISES SECHES ET EPICERIES.

En outre un stock de plus de \$2000, acheté aux enchères de Montréal et qu'il vendra à grand sacrifice.

Un bel assortiment des plus complets dans les Chapeaux et garnitures pour Dames et enfants, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de chapeaux en chenille, feutre et velours.

Venez, venez en foule, juger par vous-même du magnifique stock.

La grande vente commencera LUNDI PROCHAIN et durera deux semaines.

Victoriaville, 11 Sept. 1897.

Harnais à bon Marché

BARGAIN

M. ELZEAR RICHARD, étant un homme de grande expérience dans la sellerie offre d'ici quelques mois, à grande réduction les plus beaux harnais de

9 a 25 piastres

ce qu'il y a de mieux fini, tout à la main. Son ouvrage est garanti. Aller faire une visite et n'oubliez pas qu'avec un beau harnais un cheval paraît toujours mieux.

Allez faire une visite.

ELZ. RICHARD, VICTORIAVILLE.

L. S. Caron & Cie Entrepreneurs Généraux

NICOLET Successeurs de la société Caron & Bergeron, qui vient d'être dissoute.

MANUFACTURIERS de PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES, TOURNAGE, DÉCOUPAGE.

Ouvrage de menuiserie de toute sorte AMEUBLEMENT D'EGLISES, PLANS, DEVIS ET ESTIMÉS FOURNIS, SUR DEMANDE.

J. O. BOURBEAU MAGASIN GÉNÉRAL

Marchandises Sèches, Harnais Faites, Chaussures, Ferronneries

Farine, Epicerie, Provisions de toutes sortes.

Victoriaville, P. Q. 30 Jan. 97—1 a.

MARCHANDISES D'AUTOMNE

—NOUVELLEMENT REÇUES AU—

MAGASIN DE T. MAHEU Arthabaskaville.

Chemises en laine

Corps et Caleçons

GRANDE VARIÉTÉ ET BON MARCHÉ.

Chaussures Semelles en Caoutchouc Bottines, Gaiters, Claques

Impermeables

POUR DAMES

ET HOMMES

AUSSI :

Valises -:- Meubles

SETS DE VAISSELLE

Bois de Plancher en Merisier et Erable.

Une visite est respectueusement sollicitée.

H. H. GUAY

LES CELEBRES

Biere et Porter

—DE—

JOHN LABATT,

LONDON, Ont,

sont les meilleurs

brevages

Portés à domicile.

Aussi, VINS, SPIRITUEUX, EPICERIES EN GROS ET EN DETAIL.

Le montant d'affaires que fait cette maison lui permet d'offrir au public ses marchandises à un taux des plus modérés.

VICTORIAVILLE

D. C. T. A.

CAROLINA

DEL MONTE

CALEDONIAN

CIGARES

MANUFACTURÉS PAR

MAHEU & DUFRESNE

VICTORIAVILLE

La celebre maison

ROCHETTE, DION & CIE

Autour du Monde.

—L'épidémie de fièvre jaune a coûté \$17,000,000 à la Nouvelle-Orléans.

—Le Pacifique va construire une gare de \$150,000 à Vancouver.

—On vient de construire, dans un vignoble de la Californie, un réservoir souterrain destiné à recevoir 500,000 gallons de vins.

—Le gouvernement américain compte encore sur sa liste des pensions sept survivants de la guerre de 1812. Tous ont dépassé leur centième année d'âge.

—La peste bubonique se répand dans les districts de Poona, de Sholapur et de Surat, aux Indes. Le fléau a aussi fait son apparition à Kotri, près de Junjund.

—Sept personnes sont mortes, à Maplesville, Alabama, hier et une vingtaine d'autres mourront probablement d'avoir ingurgité un mélange composé d'alcool de bois et de whisky de mauvaise qualité.

—Lawrence McCarthy, probablement l'homme le plus âgé du monde entier, et le dernier survivant des combattants de Waterloo, est mort ces jours derniers à Nenagh, Angleterre, à l'âge de cent quinze ans.

—On rapporte que les nouvelles des îles de la Madeline sont désolantes. Le gouvernement de Québec a envoyé 100 barils de farine et on lui en demande encore 230 pour empêcher la population de mourir de faim pendant l'hiver.

—Un terrible accident de chemin de fer vient de se produire à Varsovie. Tandis qu'un train de voyageurs était en gare, un train de marchandises est venu le heurter par suite d'une erreur de l'aiguilleur. Onze personnes ont été tuées et vingt-deux autres grièvement blessées.

—Un chimiste français vient de fabriquer un savon qui remplace avantageusement les boules de bleu pour les blanchisseries de linge. Il mélange à du savon ordinaire une dissolution de vert d'aniline dans de l'acide acétique concentré. L'alcali du savon précipite la solution verte en indigo.

—Durant la récente épidémie de la fièvre jaune dans les états du sud, il y a eu 4,317 cas, 446 mortalités. Il y a eu 1847 cas dans la Louisiane; 1624 dans la région du Mississippi; 740 dans l'Alabama; 52 dans le Tennessee; 18 dans le Texas; 4 dans l'Illinois; 3 dans la Georgie et 1 dans la Floride et le Kentucky. Le fléau a originé dans Ocean Springs, Miss.

—Depuis deux mois, 28 femmes comptent les piastres d'argent renfermées dans la boîte du trésor à Washington. Il y en a 104 millions et elles en comptent environ 750 mille par jour. Il s'agit de constater s'il y a un déficit dans la somme totale et le décompte ne coûtera pas moins de \$20,000. On croit que le déficit ne dépassera pas \$200.

—On dit que la communauté des Chartreux, de France, a acheté le vieux manoir Montour, au village de la Pointe du Lac. Ces religieux, parait-il, vont établir une verrerie à la Pointe du Lac au printemps. Ce qu'il y a de certain, c'est que la matière première de cette industrie ne fera pas défaut. Si ce projet réussit, la paroisse de la Pointe du Lac va avoir de beaux jours.

—La ville de Chesterfield, Indiana, a été presque complètement détruite par l'explosion de 10 barils de nitro-glycérine que l'on avait déposés dans un champ vaste à un demi-mille de la ville. On croit que l'explosion a été spontanée. La petite ville de Chesterfield est une masse de ruines. Le choc s'est fait sentir jusqu'à 15 milles de distance.

—Il n'y a pas bien des générations, l'île de Manhattan, sur laquelle est bâtie la ville de New-York, fut vendue pour la somme de \$24.

En 1896, elle fut estimée, pour les taxes, à \$1,646,929,000, soit à peu près la moitié de sa valeur. Elle est hypothéquée pour \$800,000,000, environ un quart de sa valeur totale.

Une seule bouteille

Montréal, 25 oct. 1899. Roy & Boire Drug Co. Messieurs —Après avoir fait usage d'une seule bouteille de votre SIROP MENTHOL pour la toux, etc., je ne puis faire autre chose que de le recommander. Il est agréable au goût et m'a complètement guéri d'une toux qui durait depuis longtemps et qui me faisait craindre pour mes jours, aujourd'hui je me sens parfaitement bien et c'est à votre merveilleux sirop que je dois ma guérison je le recommande au public.

Madame V. Vallancourt, Epicerie, 399 rue St-André.

Sets de vaisselle, meubles, de toutes sortes, chez T. Maheu.

UNE JOLIE ANECDOTE

M. Raphaël Bellemare nous raconte dans le "Trifluvien", de Trois-Rivières, une jolie anecdote qu'il fait précéder de quelques notes généalogiques nous apprenant que sa grand-mère, Marie Joseph Leblanc, était une Acadienne qui, avec sa famille, s'était établie à Yamachiche après avoir vécu douze ans à Boston, où elle avait été déportée.

Son père, Jean Leblanc (décédé à Yamachiche en 1771) était fils de René Leblanc et de Anne Landry, et sa mère, Marguerite Hébert (décédée à Yamachiche en 1771) fille de René Hébert et de Marie Boudrot.

M. Jules Pivet ayant dit dans ses "Miettes Historiques" que Marie Joseph Leblanc connaissait la langue anglaise, cela nous vaut aujourd'hui l'anecdote en question et que voici :

"Où, ayant grandi à Boston depuis l'âge de cinq ans jusqu'à 17 ans, il n'est pas étonnant que la langue anglaise lui fût aussi familière que la langue française. Mais les occasions d'en faire usage lui manquaient presque complètement à Yamachiche. Elle chantait bien des chansonsnettes anglaises, même le "Yankee Doodle", pour endormir ses enfants, mais c'était à peu près tout. Cependant, elle put juger plus d'une fois de l'utilité de ces connaissances en fait de langue, comme on va le voir par ce qui suit :

"Nous étions alors sous le règne militaire et l'usage de la vapeur n'était pas encore appliqué à la locomotion, ni sur mer ni sur terre. Les mouvements des troupes anglaises s'effectuaient sur le grand chemin de la rive nord, entre Québec et Montréal.

"Un jour d'été, vers les huit heures du matin, deux officiers anglais s'arrêtèrent chez mon grand-père, attachant leurs chevaux aux arbres de l'avenue, et trouvant la mère seule à la maison (c'était au temps de la moisson), l'un d'eux, parlant français, dit bien que mal, lui demanda si elle ne pourrait pas leur donner quelques choses à manger. Ils n'avaient pas déjeuné, il n'avaient pas trouvé sur leur route aucun hôtel, et ils étaient fatigués d'une longue course sans repos.

"Je n'ai, répond la mère, que les produits de la ferme : du lait, des œufs, du lard, du beurre et du pain, du thé ou du café ; si cela vous suffit, messieurs, je vous ferai volontiers une omelette au lard.

"—Très bien, madame nous pas demandez mieux.

"—Veuillez bien, messieurs, vous asseoir quelques instants, et vous serez servis.

"La mère qui n'était pas encore vieille, se met tout de suite à l'œuvre, jette un peu de bois sur le brasier fumant encore sous les cendres de l'âtre ; et un instant après tout le nécessaire est sous la main : les ustensiles, le lard, le beurre, la farine et le pain.

"Pendant ce temps-là les deux officiers avancent une petite table et des chaises en vue de la cuisine, sous le prétexte d'adresser en français quelques paroles fort honnêtes et fort gentilles à leur hôtesse de circonstance. Puis j'ai fort semblant de consulter des papiers déployés devant eux, tandis que leur conversation n'a trait qu'à ce qu'ils voient dans la maison. Les chapelets, les images, les médaillons accrochés aux murs, sont l'objet de quolibets formidables pour des oreilles papistes. Rien n'échappe à leurs observations saugrenues, ni la personne de la mère, ni sa toilette, qui n'était point sans doute à la dernière mode d'Angleterre.

"Nous allons bien voir, s'étaient-ils dit si elle va laver sa poêle, et si les Canadiennes sont aussi propres qu'on le dit."

"Quand tout fut apprêté, la mère impassible invita les deux officiers à prendre place, l'un vis-à-vis de l'autre, au centre de la table, tenant elle-même l'un des bouts pour les servir.

"Ils avaient vraiment faim et parurent trouver l'omelette délicieuse. Cela ne les empêchait pas pourtant de continuer la causerie et de manger en même temps du Canadien-français, du redoutable "parish clergy", et beaucoup de "romish superstition" l'un et l'autre croyant bien n'avoir pas d'autre auditeur que son compagnon.

"Enfin, en prenant le café, celui qui parlait un français dit à la mère :

"—Madame, je vais essayer de vous expliquer ce que mon ami me raconte tout à l'heure.

"Puis il commença à baragouiner une toute autre histoire, que celle qu'elle venait d'entendre en anglais. Elle lui fait perdre contenance aussitôt en lui disant :

"—Monsieur, ne vous donnez pas la peine de me répéter votre conversation, je l'ai parfaitement comprise.

"—Comment, madame, vous savez l'anglais et vous ne nous

avez pas dit !

"—Vous ne me l'avez pas de mandé.

"—Then we must be ashamed of ourselves and apologise for our disparaging remarks." Nous sommes tout confondus, et vous demandons pardon pour toutes nos paroles malséantes. Ne croyez pas que nous voulions vous offenser ou blesser vos sentiments pendant que vous étiez assez bonne pour nous rendre un si grand service, etc.

"—Tout cela n'est pas nécessaire. Messieurs, vous ne m'avez pas étonnée ; je connaissais d'avance le mépris des Anglais pour les Canadiens et leur religion ; je n'en suis pas émue, comme vous le voyez. J'en ai la preuve une fois de plus, voilà tout. Qui que vous soyez, vous aviez faim, et je ne pouvais pas vous refuser la nourriture.

Ces messieurs, après avoir déposé d'un pièces de monnaie sur la table, se hâtèrent de reprendre leurs montures et de s'éloigner au train rapide.

Il étaient pressés, très pressés ! bien plus pressés qu'avant leur déjeuner !

LE MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

La mort récente de M. Will Archer, écorché par un train de chemin de fer à North Baltimore, (Ohio), est un nouvel exemple de la fatalité qui s'acharne sur cette famille, dont neuf membres ont péri de mort violente. Trois frères du défunt ont été écorchés par des trains ; un autre frère et un de ses beaux-frères ont été tués à coups de revolver à Fostoria ; un cinquième frère a été tué par la chute d'un arbre. Son grand-père, M. Baker, marshall de North Baltimore, a été tué par un brigand qui s'est évadé et n'a jamais été retrouvé. Un autre beau-frère de M. Will Archer a été tué par des voleurs à North Baltimore. Enfin sa sœur, morte de la fièvre typhoïde, n'a même pas su goûter le repos de la tombe. Sa sépulture a été violée par des malfaiteurs restés inconnus, qui ont enlevé le corps du cercueil et l'ont coupé en morceaux ; on en a retrouvé les débris dans un baril au milieu d'un champ de maïs. La famille Archer était, comme on le voit, prédestinée au malheur.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU
AVOCATS, Arthabaskaville, P. Q.
EUG. CREPEAU, C. E.,
LOUIS-P. CREPEAU, L. L. B.
Téléphone BELL & LAROCHE.

J. E. METHOT
AVOCAT, Arthabaskaville, Bureau : voisin du Bureau de Poste.

GEORGE METHOT
AVOCAT, 42, Rue du Platon, Trois-Rivières.
H. G. METHOT.

NOTAIRES

THEOPHILE COTE
NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaskaville, P. Q.

A. SCHAMBIER
NOTAIRE, Officier Reviseur pour le comté de Mégantic, Agent d'Immeubles, etc., St-Ferdinand d'Halifax, P. Q.

F. V. LESSARD
NOTAIRE, Saint-Patrick's Hill, Tingwick, P. Q. Greffe de M. le notaire Larue.

J. C. ST-AMANT
NOTAIRE, Commissaire de la Cour Supérieure, Agent de Prêts et d'Assurances, etc., L'AVENIR, P. Q.

MEDECINS

DR J. BERGERON
MEDECIN-CHIRURGIEN, St-SOPHIE, Comte de Mégantic, P. Q.

DIVERS

P. A. BOURK
HUISSIER C. S., Somerset.
Se chargera de collocations et de toutes autres ouvrages dans cette branche.

J. Alcide Chaussé
ARCHITECTE
PREPARATION DE PLANS ET DEVIS POUR TOUS GENRES D'EDIFICES

Surveillance personnelle des travaux de construction, Mesurages, Vérifications, Expertises, Evaluations, Arbitrages, etc.
No 153, RUE SHAW, Montréal.
14 Nov. 96.—la.

JOS. AMYOT & FRERE

IMPORTATEURS DE Nouveautés Européennes, Américaines et Canadiennes

Marchandises Seches
Chapeaux, Garnitures, Bijouteries, Jouets, Bimbeloterie, Fen d'Artifice.

Articles du Japon et de la Chine
En Gros Seulement
45, rue Dalhousie et 20 rue Union, Basse-ville.
QUEBEC
30 jan. 97.—1 a.

Gendreau & Fils
(MAISON ÉTABLIE EN 1860).

Magasin général
Arthabaskaville, P. Q.

HONORE PEPIN
Marchand général
WARWICK

Marchandises sèches, Epicerie, ferronneries, Graines, provision etc etc

FRECHETTE & Cie
MARCHANDS-GENERAUX
St-Ferdinand d'Halifax, P.Q.

J. J. PANNETON
Chirurgien-Dentiste
28, RUE DES FORGES
(En face du Marché)

Trois-Rivières
Le Docteur Panneton sera à Arthabaskaville le deuxième et dernier mercredi de chaque mois ou il se tiendra à la disposition du public qui voudra bien venir le consulter

A l'Hotel Perrault.

J. P. GRECOIRE
TAILLEUR
Victoriaville

PLUS DE VIEUX HABITS
M. GRECOIRE dont la clientèle a toujours apprécié son habileté, a le plaisir d'informer qu'il a pris l'agence de la fameuse teinturerie des Trois-Rivières. Les habits un peu vieillis, ou dont la couleur a été soumise à un traitement, ou pour une somme à la portée de tous, on peut pour le même habit, en changer deux, trois, quatre fois la couleur.

Essayez et vous en apprécierez l'immense avantage.

M. Grecoire a augmenté le personnel de son atelier afin de suffire aux nombreuses demandes qui lui sont faites.

Venez faire faire vos habits par ce tailleur de renommée, vous serez toujours satisfait.

En face de chez M. D. O. Bourbeau.
31 oct. 96.—1 a.

A l'Hotel Hamel.
1er Mai 97.—6m.

En avant !

Les affaires !

Notre Stock est Complet

MM. les Forgerons, Voituriers, Menuisiers, Peintres et le public en général, trouveront à notre établissement tout ce dont ils ont besoin en fait de

FERRONNERIES, BOIS DE VOITURES, OUTILS, CHARBON, PEINTURES, VERNIS, HUILLES, VITRES, &c., &c., &c.

A BAS PRIX

—CHEZ—

Letourneau & Auger
Marchands de Fer
GROS et DETAIL
Victoriaville.

21 Nov. 96.—6m.

UN SOUVENIR
Z. DUCHARME
MARBRIER
VICTORIAVILLE, P. Q.

M. Z. DUCHARME, de Victoriaville, a toujours en main les

Les Monuments, Epitaphes les mieux travaillés. En outre il fait toutes sortes d'ouvrages pour les maisons, soit DESUS de LAVEMAINS, de TABLES. M. Ducharme s'est fait une réputation par son habileté et ses goûts artistiques qui lui donnent place parmi nos premiers sculpteurs canadiens. Faites faire un MONUMENT pour conserver au public la mémoire de ceux que vous avez aimés.

Allez voir M. Ducharme à Victoriaville, il saura donner tout l'éclat, la beauté désirable au Monument.

27 Voisin de Maison du Chien d'Or, 5 dec. 96.—1 a.

Liqueurs
En Gros
M. PIERRE MAHEU, tout en remerciant le public pour l'encouragement qu'il en a reçu par le passé, désire lui annoncer qu'il a ouvert un Magasin de Liqueurs en Gros dans le magasin de M. J. C. Thibault, où il tiendra un assortiment complet et varié de toutes Liqueurs suivantes :

BRANDY, JAMAÏQUE, GIN, RYE, WHISKEY

Vins importés et Canadiens